

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [8] (1905)
Heft: 38

Artikel: La faucheuse automobile
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-255472>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 24.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

et j'étais continuellement obsédé par des mendians effrontés et opiniâtres. Par bonheur, j'avais dans une vieille boîte en fer-blanc et parmi les hôtes de ma ménagerie, un caméléon, animal que l'on rencontre fréquemment dans cette partie de l'Afrique et dont mes lecteurs connaissent les curieuses propriétés. Les indigènes en ont une peur horrible et s'enfuient devant lui avec plus de rapidité que devant un léopard. Aussi, quand le nombre de solliciteurs devenait trop grand, je faisais un signe à mon boy qui m'apportait ma précieuse boîte. Je l'ouvrais sans dire gare, posais l'animal sur ma petite table, et mes indigènes de détaler avec force culbutes, se voilant la face en poussant des hurlements d'horreur. Je recommande vivement ce moyen peu coûteux à tous ceux de mes lecteurs qui parcourront ce pays où les naturels manquent quelque peu de tact. Cent curieux assistaient à mes repas et j'avais des petits couchers et des petits levers fort suivis. Chaque pièce d'habillement que j'enlevais était accompagné d'un commentaire souvent fort comique de l'auditoire qui se retirait discrètement dès que j'avais fermé ma moustiquaire et éteint ma bougie.

Un animal qui ne fréquente au Congo que les localités où se trouvent des soldats, nous tourmenta fort à Nyangoué, où il fit de grands ravages dans la troupe. J'ajoute que cet animal — dit le Kimputu — ne s'attaque qu'aux soldats noirs. Je ne puis vous en donner une description, car je ne l'ai jamais vu et nous eûmes, mon commandant et moi, de bonnes raisons de douter de son existence. Cet animal faisait de nombreuses victimes les jours où il y avait à fournir une longue étape ou quelque travail pénible à faire. Le matin, avant l'exercice ou avant le départ, quand on faisait colonne, avait bien la visite des ma-

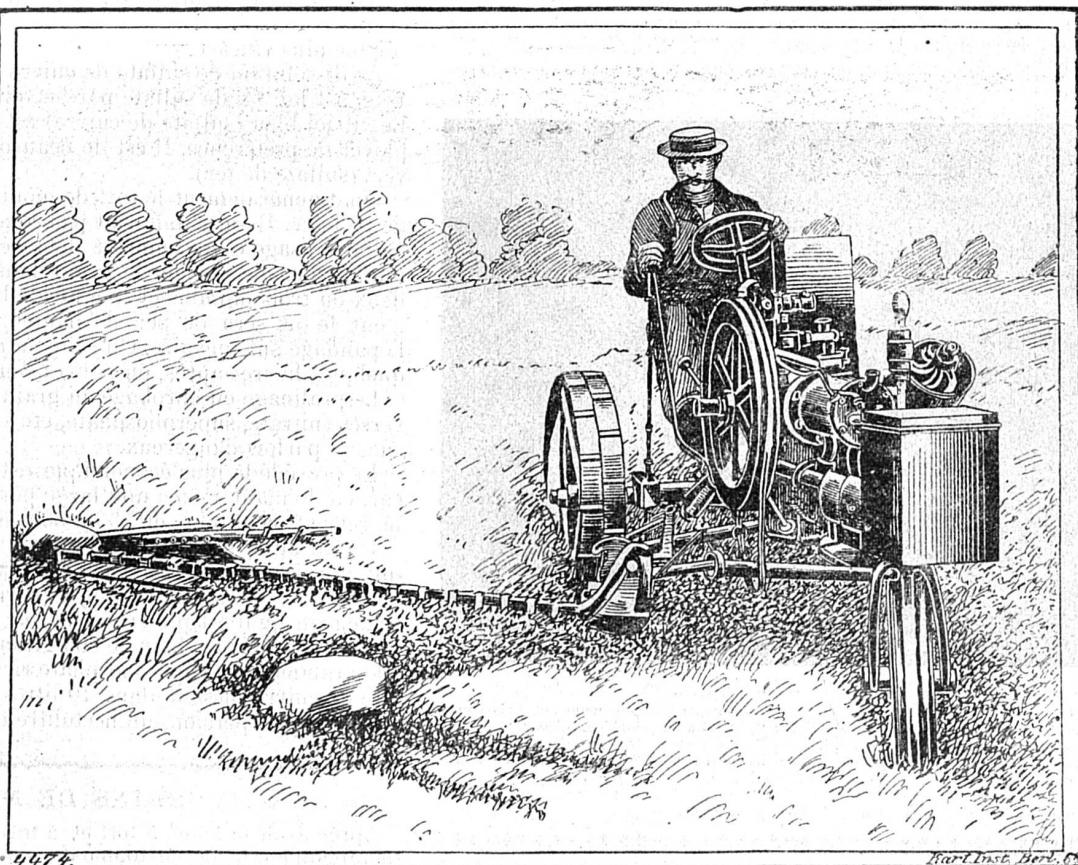
lades. En l'absence du médecin, j'étais investi de cette haute mission. Un beau jour, je vois un de nos soldats avançant avec peine et poussant de nombreux soupirs, se traîner vers moi. Qu'as-tu? lui dis-je. „Ah blanc, j'ai vu le Kimputu, je suis incapable de marcher!“ Impossible de tirer de mon gaillard une explication quelque peu claire sur cet étrange animal. Je l'exemptai donc de travail. Le lendemain, ce fut bien autre chose, sept camarades avaient également vu le Kimputu et étaient également incapables de travailler. Comme de jour en jour le nombre de ceux „qui l'avaient vu“ augmentait, jusqu'à 17 en une fois, nous décidâmes, que dès le lendemain tous ceux qui auraient eu le malheur de „le voir“ recevraient dix coups de chicotte (fouet indigène en lanières d'hippopotame) pour le faire sortir. Chose étrange, le Kimputu disparut la nuit-même et le jour suivant tout le monde était sur pied. Je crois que les naturalistes pourraient chercher longtemps avant de trouver à quelle classe de vertébrés ou d'invertébrés appartient le fameux Kimputu!

Mes lecteurs voient que la vie en poste n'est pas toujours dépourvue de piquant. Mais comment décrire les longues heures d'ennui, durant lesquelles, sous le ciel torride de l'Afrique, on songe à ceux qu'on a laissé au pays. Ce n'est pas toujours drôle et il y a des jours où l'on „en a plein le dos“ comme dit la chanson.

Une fois rentré au pays, si il a la chance d'y rentrer, le „Congolais“ peut se dire qu'il a vu quelque chose. Mais c'est là une assez maigre consolation pour ceux qui reviennent de là-bas minés par les fièvres où la dysenterie, et somme toute c'est au pays et en famille que l'on est encore le mieux.

R. GOUZY.

LA FAUCHEUSE AUTOMOBILE



La faucheuse automobile.

En attendant que l'on ait trouvé un accumulateur électrique assez petit quoique puissant pour l'appliquer aux machines agricoles mobiles, on a construit une faucheuse automobile mue par un moteur à benzine.

Ce moteur se trouve constitué par les deux cylindres au centre de la machine; ils sont horizontaux afin d'éviter les trépidations qui nuisaient à la coupe régulière des foins ou moissons. A l'avant, sur la roue directrice, on voit le réservoir à benzine.

Un ouvrier des champs peut conduire la faucheuse; de la main droite, il commande la mise en marche, et de la gauche, il dirige le véhicule.

Lorsque la machine a terminé le fauchage de la journée, on enlève les couteaux, et l'on a alors une voiture automobile que

l'on attelle aux chars de foin pour les amener en grange. On n'a ainsi plus besoin des chevaux.

Là ne s'arrêtent pas les services de la faucheuse automobile, ou du moins de l'automobile sans la faucheuse. Lorsque la saison des foins ou des moissons est passée, l'automobile sert à transporter toute espèce de charges. Enfin, en fixant une courroie de transmission sur le volant du moteur, on peut mettre en marche : centrifuges, concasseurs, pompes à eau ou à purin, batteuse mécanique, voire une petite dynamo pouvant fournir l'éclairage de la ferme.

L'automobilisme, considéré jusqu'ici comme objet de luxe, deviendra un puissant auxiliaire de l'agriculture. M.

L'éclipse solaire du 30 août.

Si, chez nous, l'éclipse n'a pas été totale comme en Espagne, elle a présenté néanmoins des caractères très intéressants : affaiblissement de la lumière solaire qui paraît



sauf jaune sur le sol ; éclat jaunâtre de la verdure, ciel bleu foncé, presque violet : sous les arbres, ombre en forme de croissants.

En certains endroits, le ciel fut serein, mais en beaucoup d'autres, des nuages passèrent devant l'éclipse. Et alors, on put voir parfaitement le croissant solaire, même à l'œil nu.

Nos clichés montrent justement le phénomène dans ces circonstances. Ici, la forma-



tion curieuse des nuages est quasi plus intéressante que l'éclipse elle-même. Cela vous a l'air d'un marbre richement mélangé et nuancé. Si l'on cherche bien, dans l'un des clichés, on trouvera, regardant le nord, le profil très noble et très austère d'un visage de femme. D'ailleurs, si l'on s'ingénie, on en découvrira d'autres : une mègre en bonnet de nuit, une demoiselle ou une nonne assise, etc.

Ces deux photographies ont été prises à Arosa, — 1850 mètres au-dessus de la mer — dans les Grisons, par le peintre Queck, à 2 h. 30 m.

Faire l'éloge de quelqu'un n'est pas en dire du bien.

Même en oubliant on se souvient encore.

Les semaines d'automne.

Choix et préparation des semences.

Olivier de Serres, que l'on peut appeler le père de l'agronomie française, écrivait au seizième siècle, dans son « théâtre d'agriculture et ménage des champs » : « Si tu veux une bonne moisson, fais choix d'une bonne semence, car de bons épis ne peuvent venir que de bonnes graines. »

Le cultivateur qui se contente de semer du grain tel qu'il sort du tarare, aura beau fumer copieusement, travailler sa terre à la perfection, faire ses semaines au bon moment, n'atteindra cependant pas le maximum de produits que tant de soins sembleraient lui permettre.

D'abord, malgré la propreté antérieure de son sol, il aura du blé envahi par les mauvaises herbes, parce qu'on ne se rend pas assez compte de la quantité de graines de celle-ci qui passent au tarare, bien trop incomplet pour préparer de la semence.

Et puis, même après avoir éliminé les graines étrangères, examinez attentivement vos grains de blé, celui-ci est cassé, le germe a disparu, c'est une non-valeur ; celui-là, à moitié écrasé et ayant perdu plus de la moitié de son amidon, ne pourra jamais produire une plante robuste ; cet autre est petit et étique. Bref, dans un blé même absolument propre, les non-valeurs abondent.

Sans doute le blé de semence parfaitement préparé et trié pour n'avoir que de gros grains entiers et sains est plus cher que l'autre, mais, tout compte fait, du blé à 26 fr. le quintal, par exemple, comparé au blé à 20 fr., est beaucoup plus économique parce qu'il est beaucoup plus productif.

Le mieux est donc de préparer ses semences aussi bien que possible, d'abord au tarare, ensuite au trieur, de séparer les mauvaises graines des bonnes, de donner les plus petites de celles-ci au bétail, de vendre les moyennes pour la mouture et de ne conserver que les grosses. Il pourra bien y avoir ainsi un déchet de 25, 30 et même 40 %, mais, à la fin de l'année, lorsque le cultivateur avisé fera son compte de culture, il avouera sans peine que la semence la plus chère est, en somme, la meilleure marché.

Mais ce n'est pas tout encore, ayant une bonne graine de semence, il faut encore la traiter pour la préserver de certaines maladies qui peuvent survenir, de la carie entre autres, et, pour cela, le chaulage ou le sulfatage sont les traitements ordinaires. A dire d'expert, nous recommandons le sulfatage comme plus efficace.

La dissolution de sulfate de cuivre doit être ainsi faite : de 1 kg. à 1 kg. $\frac{1}{2}$ de sulfate par hectolitre d'eau, jamais plus. Le vitriol bleu (sulfate de cuivre) est celui qu'il faudra employer de préférence. Il est de beaucoup supérieur au vitriol vert (sulfate de fer).

On a généralement le tort de mouiller les grains en tas et de pelleteer. Ils ne s'imbibent pas complètement. Le mieux est de faire usage d'un tonneau défoncé du haut et, au moyen d'un panier, de plonger le grain dans la dissolution pendant deux ou trois minutes et ensuite de brasser. Pour l'égouttement, le tas sera de peu de hauteur, et mieux vaut encore l'épandage sur une aire. On saupoudrera de chaux éteinte et, quelques heures après, on pourra semer.

Le pralinage ou enrobage du grain avec des substances diverses (nitrate, superphosphate, etc.) est un procédé peu efficace et parfois dangereux.

Le procédé le plus économique est d'ailleurs le sulfatage car, en donnant même une large part à la main-d'œuvre, il ne revient pas à plus de 25 ou 30 centimes l'hectolitre.

On dit aussi grand bien d'un autre mélange fort simple, qui aurait donné d'excellents résultats, mais nous ne l'avons pas encore personnellement expérimenté et nous savons seulement qu'il est plus coûteux que le sulfatage. Dans tous les cas, le voici : Un bain de 300 grammes de nitrate de soude, 300 grammes de superphosphate riche, 50 grammes de sulfate de cuivre dissout dans 10 litres d'eau. Il y a là de quoi traiter, par aspersion, un hectolitre de graines.

Jean d'ARAULES.

BAINS DE MER

Après avoir ordonné à tort et à travers les bains de mer, la thérapeutique moderne tombe dans une autre exagération en y découvrant une foule de contre-indications.

C'est là deux extrêmes entre lesquels il n'est pas malaisé, nous semble-t-il, d'établir un milieu judicieusement réfléchi.